



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2.º près le passage de l'Opéra.

Robe de velours bleu ciel garnie de perles, et de nœuds en réseaux de perles

Turban à l'Israélite Composé par M. Croizat.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature & des Arts*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N° 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N° 46, au Marais, et rue Richelieu, N° 47 bis ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

NOUS avons déjà parlé des manteaux, et la saison venant en augmenter le nombre et la nécessité, on nous permettra de nous en occuper encore pour annoncer que ceux qui se font plus particulièrement remarquer, sortent des magasins de la Couronne d'or, rue Castiglione, n° 9. Un des avantages qui les distinguent, et qui réunit l'utilité à la nouveauté, con-

siste dans une demi-pélerine attachée sous le manteau, formant une sorte de gilet boutonné sur la poitrine, qui permet au manteau de s'entr'ouvrir sans qu'on ait à craindre que le froid puisse pénétrer. A ces manteaux se trouvent deux collets : le plus grand, placé dessous l'autre, se termine en deux longues pointes sur le devant ; le second présente une forme ronde : des fourrures les bordent tous deux et couvrent entièrement le collet montant. Ces manteaux sont faits en drap royal écossais ou drap grec à carreaux, étoffe qui peut servir aussi pour robes, sans avoir besoin de doublure, et qui se trouve à l'adresse ci-dessus et chez M^r Charles Courtois, rue Saint-Denis, n^o 122.

— Sur les robes en couleur, on porte des canezous formés par des bandes de blonde froncées, séparées par des entre-deux en blonde brodée. Quelquefois ces bandes sont placées de façon à former un cœur sur la poitrine et sur le dos. D'autres sont posées en traverse, et forment échelle. Généralement ces canezous sont garnis autour du cou par une grosse ruche ; une autre, beaucoup plus petite, se place aussi au bas des jupes.

— On dispose beaucoup de collets montans pour mettre dans les robes d'hiver. Ces collets, très-évasés, sont formés par des bouillons de tulle, ou des ruches. On appelle colliers les grosses ruches que l'on porte avec des robes demi-montantes, et qui se fixent sur le devant par un nœud, ou deux boutons d'or.

— Les bérêts n'ont jamais paru avec plus d'éclat que cet hiver, depuis le bérêt élastique que la petite-maîtresse chiffonne au fond de son sac, afin de pouvoir s'en recouvrir la tête dès que lui vient la fantaisie de quitter son chapeau, jusqu'au bérêt où s'entremêlent l'or et les plumes précieuses, toutes les coiffures prennent aujourd'hui la forme de bérêts. Parmi ceux que nous avons remarqués, il en est un qui nous a frappés par son luxe et sa simplicité. Destiné à un demi-deuil, il était formé par un grillage en satin noir, sur lequel était posée de côté une demi-passe de chapeau forme ronde, en crêpe gris lapis, traversée en biais par de petits rouleaux de satin noir ; deux larges rubans en gaze noire formaient les brides de chaque côté. Deux aigrettes noires, dont l'une était posée sur la passe, l'autre dessous, étaient le seul ornement

de cette jolie coiffure, qui aurait pu paraître plus que simple à ceux qui ignoraient que ces aigrettes en véritable héron, étaient de la valeur de quinze cents francs chacune.

— Un autre bérêt en velours noir était soulevé d'un côté par un réseau en forme de diadème, composé de ganses d'or, à travers lesquelles passaient les cheveux. Le fond de ce bérêt était traversé par trois griffes en galons d'or, qui partaient du milieu et venaient s'attacher vers le côté gauche de la passe. Ce côté, ouvert en deux, était terminé par deux petits glands d'or. De chaque côté se trouvait un ruban de gaze noire, broché en larges feuilles d'or, et d'une largeur considérable; le tout présentait un ensemble charmant, que notre description peut difficilement faire concevoir, et que nous engageons nos lectrices à aller voir, chez M^{me} Mure, dont les magasins renferment en ce moment la réunion la plus délicieuse de bérêts et de chapeaux.

— Une jolie femme et une jolie toilette attirent également les observations. Aussi, M^{me} D. ne doit-elle pas s'étonner que l'on ait remarqué la jolie mise qu'elle avait au concert donné par M^{lle} Bertrand, le jour de la Toussaint, au théâtre de Madame. Une robe en barrège, noire, dont les volans étaient ornés par de petits rouleaux en satin, présentant de jolis dessins en manière de bas relief, couvrait un pardessus de satin noir; une écharpe en gaze-cachemire rose, formait une opposition de couleurs fort gracieuse; un chapeau-bérêt en velours noir était surmonté çà et là de petites têtes de plumes roses; deux longues brides de satin, de la même couleur, se prolongeaient par derrière et sur le côté, et ce mélange d'élégance et de simplicité formait un composé plein de goût.

— La coiffure égyptienne, composée par M. Croisat, et dont nous offrons aujourd'hui le modèle, peut se porter sans voile, et figure alors un turban gracieux et léger. Son élévation pouvant faire contester la vérité de son origine, le coiffeur a fait en sorte que la partie supérieure, formée d'un bouillon de gaze, pût elle-même se détacher, et, au moyen de cette nouvelle suppression, il ne reste plus aucune différence entre l'élégante composition de M. Croisat et le turban d'une jeune moabite.

LITTÉRATURE.

IU-KIAO-LI, OU LES DEUX COUSINES,

Roman chinois traduit par M. Abel-Rémusat, précédé d'une préface où se trouve un parallèle des romans de la Chine et de ceux de l'Europe (1).

Cet ouvrage dont nous avons déjà annoncé la publication est une production remarquable de toutes les manières. Il est beaucoup de romans français et étrangers que l'on cite avec éloges qui n'offrent pas, comme *Iu-Kiao-Li*, une suite d'événemens conduits avec autant d'art, un dialogue toujours naturel, des caractères bien tracés, des situations tantôt comiques, tantôt dramatiques, de l'esprit et beaucoup d'intérêt.

Comme le savant traducteur de cet ouvrage, nous pensons que des romans qui retracent avec autant de vérité toutes les scènes de la vie privée d'un peuple, sont plus précieux pour faire parvenir à la connaissance des mœurs, des usages de ce même peuple, que les récits souvent peu dignes de foi des voyageurs. Grâce au roman de *Iu-Kiao-li*, nous pourrions juger de l'intérieur des Chinois, de l'existence des femmes que les Européens peuvent à peine entrevoir. Tous les mystères de la vie des jeunes filles, leurs sentimens, leurs petites intrigues nous seront dévoilés; enfin, nous pourrions nous croire, pour quelques instans, dans un salon de Nanking ou de Péking, et, sans y penser, nous aurons plus appris dans ce livre, futile en apparence, que dans tous les fatras scientifiques qu'amassent avec beaucoup de peine quelques laborieux écrivains.

On pourra rire de notre assertion, mais il est un fait certain, c'est que cet ouvrage est écrit dans le genre de ceux de Walter Scott, et qu'ils lui ressemblent pour la disposition des incidens et l'art avec lequel ils sont amenés. Le mariage étant une affaire de la plus haute importance chez les Chinois, c'est un mariage qui fait le sujet du roman. La belle *Houngin*, qui en est l'héroïne, fille du lettré *Pé*, que ses grandes connaissances ont conduit aux premières dignités de l'État, est elle-même

(1) Quatre volumes in-12, ornés de gravures, chez Moutardier, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4; et chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib., rue St.-Louis, n° 46, au Marais, et rue Richelieu, n° 47 bis.

un prodige de savoir. Elle connaît tous les poètes de son pays, et elle fait des vers admirables. Cette jeune personne, pleine de délicatesse et de goût, ne veut appartenir qu'à un homme qui soit digne d'elle par ses talens, ses connaissances et sa bonne tournure. Un pareil amant paraîtrait difficile à trouver; pourtant, la belle et savante *Houngin* a le bonheur de le rencontrer, c'est le jeune *Sse Yeoupe*, qui, grâce à ses talens et à sa brillante imagination, a le bonheur de fixer ses regards. Une foule d'incidens, de contrariétés s'opposent pendant long-tems à leur union. *Houngin* et son père sont sur le point de devenir la dupe de plusieurs intrigans, qui se servent et des talens et du nom même de *Sse Yeoupe*, pour lui ravir sa maîtresse. Enfin, le jour du bonheur luit pour les deux amans, mais ce jour éclaire une union qui ne peut que nous paraître bien extraordinaire. Par suite d'incidens aussi intéressans que romanesques, *Sse Yeoupe* épouse en même tems deux femmes, également jeunes, également belles, également spirituelles.

Ce trait n'est pas un des moins singuliers du roman, et il a le mérite de nous faire connaître un usage bien différent des nôtres. En France, un homme qui épouserait deux femmes se verrait flétri, traîné devant les tribunaux, condamné aux peines les plus infamantes. En Chine, de pareilles unions sont regardées comme la plus grande félicité. Cependant, s'il n'est pas étonnant de rencontrer des hommes qui ne craignent pas de se charger en même tems d'une double chaîne, il est plus original de voir deux jeunes et jolies femmes, comme *Houngin* et *Mengli-lo*, les deux cousines du roman, vivre sans jalousies, sans querelles, en se partageant le cœur du même homme.

Cette bizarrerie n'est pas la seule qui frappera dans cet ouvrage, bien fait pour piquer la curiosité de mille manières, mais outre le mérite que peut donner à la traduction de M. Abel-Rémusat cet air d'étrangeté, il en est un personnel au traducteur, et qu'il serait injuste de ne pas signaler. Le style en est aussi clair qu'élégant et choisi. De plus, la préface qui se trouve en tête du premier volume est un morceau aussi bien pensé que bien écrit. M. Abel-Rémusat a parlé des romans et des romanciers en homme qui connaît les uns et sait apprécier les autres.

MÉLANGES.

— La Saint-Charles a été, comme à l'ordinaire, l'occasion d'un jour de fête, et les théâtres n'ont pas manqué de la célébrer par des solennités particulières. Partout les spectacles gratuits avaient attiré de nombreuses assemblées, et les pièces de circonstance dont nous avons donné les titres, il y a quelques jours, ont été représentées avec le plus grand succès.

— Grâce à la généreuse protection des autorités de la ville de Cambrai, il existe dans cette dernière ville une *Société des Amis des Arts*, qui jette déjà beaucoup d'éclat dans le département. Nous avons sous les yeux le procès-verbal de la séance publique du 2 octobre 1826, et il prouve que l'influence de la Société a déjà fait obtenir les plus heureux résultats. Elle avait pour but de distribuer des médailles aux artistes et fabricans, dont les ouvrages avaient le plus fixé les regards du public, à l'exposition faite dans le salon de la ville. Des discours ont été prononcés dans cette circonstance, et ceux de MM. Bethune Houriez, Delcroix, Cliniaux, renferment des passages aussi éloquens que remplis d'idées philanthropiques. Au milieu des artistes couronnés, nous distinguerons plus volontiers les dames, dont les productions ont été honorées des suffrages de la Société. Ce sont : M^{mes} Jenny Legrand, Eugénie Penavère, Eugénie Lebrun, Joséphine Denoter; on leur doit de charmans tableaux d'intérieur, des portraits, et des fleurs.

— Un jeune poète, déjà couronné par l'Académie française, M. Édouard Allets, vient de publier un morceau plein de verve, sous le titre de : *A Chateaubriant, sur le génie poétique de ses ouvrages!* (1) On remarque dans cette production nouvelle le portrait suivant de l'illustre auteur d'*Atala*, des *Abencerrages* et des *Martyrs*.

Honneur de notre siècle, éblouissant génie,
Qui marches souverain des fils de l'harmonie;
Noble et dernier soutien de l'empire des arts,
Tu commandes encore à ses restes épars;

(1) A Paris, chez Achille Desauges, rue Jacob, n° 5, et chez Dondey-Dupré Père et Fils, Imp.-Lib., rue Saint-Louis, n° 46, au Marais, et rue Richelieu, n° 47 bis.

Seul, tu sembles debout au milieu des ruines,
 Et ce vaste désert, qu'à nos yeux tu domines,
 Semé des vains débris d'un siècle renversé,
 Garde en toi l'héritier des grandeurs du passé!
 Ainsi, quand l'ombre au jour vient disputer le monde,
 Glisse au sein des forêts, brunit le cours de l'onde,
 Et, suspendant son voile aux bords de l'horizon,
 Des perles de la nuit sème le frais vallon,
 Un chêne seul retient le soleil dans sa fuite,
 Et, recevant l'adieu de l'astre qui nous quitte,
 Tandis qu'à ses pieds l'ombre a commencé son tour,
 Couronne encor son front des restes d'un beau jour.

— Depuis huit jours toute la diplomatie des coulisses était en émoi. Les notes s'échangeaient, les *ultimatums* étaient signifiés; enfin la bombe a éclaté! Potier quitte les Variétés; mais, inutilement sollicité par le directeur du théâtre des *Nouveautés*, il a conclu un fort bon engagement avec celui du théâtre de *Madame*. Vive M^r Poirson!

— Une rivale de l'aimable et spirituelle auteur d'*Ourika* et d'*Édouard*, s'apprête à entrer dans la lice. On annonce pour cette quinzaine la publication d'une Nouvelle aussi mystérieuse qu'intéressante, sous le titre du *Rocher*! L'auteur..... mais ne disons rien; elle est aussi jeune que jolie, et s'enveloppe de tous les voiles de l'incognito.

— Depuis quelques jours, MADAME a encore assisté deux fois à des représentations théâtrales. *Le Mariage de raison* a vu son suffrage se joindre à ceux du public; et le Concert, donné le jour de la Toussaint au Gymnase, a été également honoré de l'auguste présence de la princesse, qui a permis à ce théâtre de se placer sous la protection de son nom.

— Depuis quelque tems, les vols les plus hardis se commettent le soir dans les lieux les plus fréquentés de Paris; les malfaiteurs ne respectent ni le mérite, ni l'utilité des personnes. Un pauvre ouvrier d'imprimerie, qui venait peut-être de composer un article contre eux, a été l'objet d'une attaque imprévue; Pellegrini a eu une roulade interrompue par des actes de violence, et le maître du bureau de loterie, établi sous les fenêtres du Petit Courrier, a été volé jusque dans sa propre boutique, d'une somme qu'il destinait peut-être à quelques joueurs heureux.

— Une invention nouvelle mérite d'être signalée dans ce

siècle, qui se dit exclusivement le siècle des lumières. M. Thilorier fils a trouvé le moyen de faire monter l'huile des lampes, de la base vers la lumière, au moyen d'un contrepoids en eau. Ces lampes, plus simples et moins chères que celles de Corcelle, produisent les mêmes résultats. Que leur manque-t-il encore? une réputation et un dépôt plus brillant. Mais la vente a lieu dans la rue des Fourreurs, derrière la Halle, et s'il est assez juste qu'un dépôt d'éclairage soit situé dans un lieu aussi obscur, il y a beaucoup de gens qui n'auront pas la pensée d'aller y voir les *lampes hydrostatiques*.

— L'ouverture du théâtre des Nouveautés est, dit-on, remise à la première semaine de janvier. Cependant, les travaux ne se ralentissent point, et les badauds ébahis vont chaque jour suivre la construction des divers étages, et lorgner, à l'avance, la loge où ils iront se placer.

— Les salons commencent à se remplir; la pluie fait revenir de la campagne les retardataires qui y étaient restés. Encore quelques orages, et la Chaussée-d'Antin, devenue plus vivante, cessera d'attirer les voleurs qui y ont établi leur quartier général.

— Les tribunaux viennent de reprendre leurs audiences. Depuis lors, on aperçoit dans Paris un grand nombre de figures longues et tristes; on parle d'une jeune femme qui avait profité des vacances de Thémis pour faire enrager toute sa maison; et qui, menacée d'une séparation de corps, a repris autant de douceur que les tribunaux lui inspirent de crainte.

ANNONCE.

Une première Demoiselle de modes, ayant l'habitude de la vente, et sachant diriger un atelier, travaillant parfaitement et avec beaucoup de goût, désirerait trouver une place pour l'étranger, et principalement pour l'Angleterre. S'adresser à M^r RIVIÈRE, rue St.-Denis, n^o 20, tous les jours depuis huit heures jusqu'à midi.

A ce Numéro est jointe la Planche 426.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais.